BARBARA FALLEIROS

FORTUNE, FORCE D'ORDRE OU DE DÉSORDRE CHEZ CHRISTINE DE PIZAN

Tout comme ses contemporains, Christine de Pizan adopte une posture réflexive sur le processus de création littéraire et sur son rôle d'écrivain. Au fil de ses œuvres, elle crée et perfectionne une *persona* auctoriale qui témoigne de la tension entre sa non-appartenance au milieu clérical et son profond désir de savoir. Christine tire profit de son « estrange cas » et joue sur son isolement. Dans la plupart des miniatures, elle est représentée seule, claustrée dans sa cellule, entourée de livres. Pour l'écrivain, la vie est un long parcours d'ascension intellectuelle, où chaque étape coïncide avec le dépassement d'un état de malheur. Cette dynamique est reconnaissable dans la version devenue presque classique de la biographie de l'écrivain, et dont les bases ont été fixées par Christine elle-même. On évoque la venue de sa famille en France, son enfance joyeuse à la cour de Charles V, sa vie maritale sereine. Ce bonheur est pourtant brisé par les décès successifs des figures protectrices dont Christine admire la sagesse : le roi, le père, le mari. Jeune veuve, ayant sa famille à sa charge, elle cherche la consolation dans l'étude et fait ses premiers pas dans le champ littéraire avec une poésie lyrique marquée par le deuil. Christine revendique son droit à l'écriture par la contestation des propos misogynes des grands auteurs et, de plus en plus concernée par la crise politique qui traverse le royaume, se tourne vers les puissants et leur adresse ses lamentations et ses traités sur l'art de gouverner.

Ce récit biographique suggère l'image de la vie soumise à un mouvement circulaire. On passe successivement de l'harmonie au désordre, du chagrin à la joie. Quand elle raconte « l'histoire de ses aventures » mais aussi quand elle réfléchit sur les difficultés de son temps, Christine est en quête d'un sens, d'une vérité. Comment peut-on justifier les aléas de l'existence humaine, les revirements imprévisibles, la chute des empires, les guerres, les malheurs du monde ? Y a-t-il un principe de causalité qui puisse expliquer le cours de la vie individuelle et de l'histoire ?

Le bas-monde est sous le contrôle de Fortune qui, pour l'écrivain, n'est pas une déesse mais une influence : instable, injuste et envieuse. On l'accuse de semer le désordre, d'agir de manière insensée, de punir les bons et de gratifier les mauvais, de distribuer à sa guise des richesses et des infortunes. La figure de Fortune apparaît dans la plupart de textes de Christine et fait l'objet de développements poussés, notamment dans ses ouvrages allégoriques tels que *Livre de la mutacion de Fortune*, le *Chemin de longue étude* et l'*Advision Cristine*, que nous étudierons ici. Ces textes illustrent l'évolution d'une pensée sur le concept de Fortune. Christine rectifie ses arguments et va jusqu'à mettre en question l'étendue de l'influence de Fortune, jusqu'à donner une interprétation positive des tours joués par cette puissance. Tout comme Boèce, l'écrivain finit par trouver une échappatoire à la souffrance et à l'instabilité en se réfugiant auprès de Raison, de Philosophie et de Sapience, qu'elle appelle « deesse venerable des choses ordonnees » dans l'*Advision*[1].

[1] Christine de Pizan, *Le Livre de l'advision Cristine*, éd. L. Dulac et C. Reno, Paris, Champion [Études Christiniennes], 2001, p. 22.

Fortune, ce « pouvoir de désordre capricieux et transitoire», comme l'a dit Jerold Frakes[2], est un concept-clé de la tradition philosophique occidentale. Les études de Howard R. Patch ont montré que les écrivains et les penseurs médiévaux choisissaient entre trois sortes d'attitudes par rapport à la conception païenne : l'annihilation de fortune, l'effort d'établir un compromis entre les conceptions païenne et chrétienne, ou alors l'élaboration d'un concept de fortune proprement chrétien[3]. Lorsque saint Augustin et Thomas d'Aquin parlent de *fortuna*, ce mot qui renvoie à « chance » et à « hasard » et que l'un comme l'autre considère inadapté, ils se heurtent à des difficultés théologiques : si tout est ordonné par la providence divine, quelle place tient le hasard dans le monde ? Comment résoudre le problème du déterminisme versus le libre-arbitre ? Saint Augustin discrédite l'idée de fortune, en insistant sur la volonté de Dieu[4]. Saint Thomas la rejette lui aussi. Pour lui, la providence appelle un ordre – donné en vue d'une fin – et une gradation des causes. La fortune n'est pas un principe que l'esprit humain est incapable d'appréhender, il s'agit simplement d'une cause accidentelle, soumise à la cause ordonnatrice supérieure, et qui ne relève donc ni du casuel ni du fortuit[5].

Chez Boèce, on trouve un exemple fondamental de la deuxième attitude, de compromis. Le philosophe esquisse un portrait de Fortune similaire aux descriptions antiques, mais soumet son pouvoir à la puissance divine. Autrement dit, Fortune agit dans le monde, distribue et ôte des richesses et de l'honneur, ses actions sont pourtant dépendantes de « l'ordre de la destinée ». Cet ordre, établi par Dieu, échappe parfois à la compréhension des hommes.

> Il n'est pas surprenant, répondit-elle, que l'on considère une situation comme accidentelle et chaotique quant on ignore les lois qui la régissent. Mais toi, même si tu ignores la cause d'une organisation aussi complexe, étant donné que l'Ordonnateur qui régit l'univers est bon, tu ne dois pas douter que tout s'accomplisse en bonne règle[6].

La troisième attitude, soutenue notamment par Dante, est l'affirmation catégorique du rôle de Fortune et son insertion dans un univers chrétien ordonné et harmonieux. Pour le

[2] J. Frakes, *The Fate of Fortune in the Early Middle Ages: The Boethian Tradition*, Leiden et New York, E.J. Brill [Studien und Text zur Geistesgeschichte des Mittelalters], 1988, p. 3.

[3] H. R. Patch, « The Tradition of Goddess Fortuna in Roman Literature and in the Transitional Period », *Smith College Studies in modern languages*, III, 3, 1922, p. 131-177; « Fortuna in Old French Literature », *Smith College Studies in modern languages*, IV, 4, 1923; *The Goddess Fortuna in Medieval Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

[4] « C'est Dieu donc, auteur et dispensateur de la félicité, parce qu'il est le seul et vrai Dieu, donne lui-même les royaumes de la terre aux bons et aux méchants. Il donne non pas à la légère et comme par hasard, car il est Dieu et non fortune, mais suivant l'ordre des choses et des temps, qui nous est caché mais parfaitement connu de lui. Il n'est pas soumis en esclave à cet ordre des temps, mais il le gouverne en maître et ordonne en modérateur ». Saint Augustin, *La cité de Dieu*, dir. L. Jerphagnon, Paris, Gallimard, 2000, IV, 33, p. 171.

[5] « Hasard et fortune paraissent à certains des causes impénétrables à l'intellect humain, mais comme une réalité divine surpassant les hommes. Cette opinion contient une racine de vérité, mais ses tenants ne font pas bon usage du terme 'fortune'. […] <Fortune et hasard>sont causes par accident de ce dont la nature et l'intelligence sont causes par soi. Or la cause par accident ne peut précéder la cause par soi, car rien n'est par accident antérieur à ce qui est par soi. Hasard et fortune sont donc causes postérieures. […] Le fortuit et le casuel, bien qu'étrangers à l'intention des causes inférieures, peuvent cependant se rapporter à une cause ordonnatrice supérieure. Par rapport à elle, on ne peut plus parler de fortuit ni de casuel, et cette cause ne peut donc pas se nommer fortune ». *Physiques d'Aristote : commentaire de Thomas d'Aquin*, trad. G. Delaporte, Paris, L'Harmattan [Commentaires philosophiques], 2008, Livre II, leçons 7 et 10, p. 144, 152-153.

[6] Boèce, *Consolation de la philosophie*, trad. C. Lazam, Paris, Rivages, imp. 1991, Livre IV, p. 171-172.

poète italien, Fortune est une intelligence guide, une ministre de Dieu qui contrôle les affaires mondaines et assure le passage des biens d'une nation à l'autre[7].

En revanche, comme le souligne Jean Frappier dans son étude sur *La Mort le roi Artu*, « la Fortune reste encore la déesse païenne pour quelques esprits qui maudissent son inconstance […]. Conception païenne aussi que celle qui fait de Fortune la déesse de l'amour[8] ». Dans ces cas, elle surgit comme la puissance hostile, à la fois instigatrice de l'expérience amoureuse et responsable de son échec. Cette thématique est bien présente dans les pièces lyriques de Christine, par exemple dans les *Cent ballades*, qui ont été composées avant 1400[9]. L'inconstance de Fortune invite Christine à exploiter l'effet poétique de l'antithèse et à insister sur l'image du renversement. Ainsi, elle chante dans la ballade VII :

> Ha ! Fortune très doloureuse,
> Que tu m'as mis du hault au bas […]
> Horrible, inconstante, tenebreuse,
> Trop m'as fait flatir a cas
> Par ta grant malice envieuse
> Par qui me viennent maulx a tas.
> (v. 1-2 ; 17-20)

Les poèmes sont marqués par un désir de mort, cette mort fuyante qui ne se manifeste que quand on ne l'attend pas :

> […] si au bas m'as mis, je te le jure,
> Que j'ay desir que du corps soit ravie
> Ma doulante lasse ame trop obscure,
> Quant cil est mort qui me tenoit en vie.
> (ballade V, v. 13-16).

De même, dans la ballade IX :

> O dure Mort, tu m'as desheritée,
> Et tout osté mon doulz mondain usage;
> Tant m'as grevée et si au bas boutée
> Que mais prisier puis pou ton seignorage. […]
> Et toy, Mort, pri, escry moy en ton livre.
> (v. 1-4 ; 26)

Mais si les changements provoqués par Fortune font souffrir, ils fournissent également la matière pour la réflexion et l'écriture : « Tant m'est Fortune apportant / De ses mes, que matiere ay / D'en parler », dit la poétesse dans la *Mutacion*[10]. Elle annonce encore plus ouvertement son inspiration mélancolique dans la première des *Cent ballades* :

> Mais je n'ay pas sentement ne espace
> De faire diz de soulas ne de joie;

[7] Dante, *La divine comédie*, *Œuvres complètes*, trad. A. Pézard, Paris, Gallimard, impr. 1975, Enfer, chant VII, v. 67-96, p. 923.
[8] J. Frappier, *Étude sur* La Mort le Roi Artu *: roman du XIIIe siècle*, Paris, Droz, impr. 1972, p. 262.
[9] Christine de Pizan, *Œuvres poétiques*, éd. M. Roy, Paris, Firmin Didot, 1886, t. 1.
[10] Christine de Pizan, *Le Livre de la mutacion de Fortune*, éd. S. Solente, Paris, A & J. Picard, 1959-1966, t. 1, v. 30-32.

Car ma douleur, qui toutes autres passe,
Mon sentement joyeux du tout desvoye;
Mais du grant deuil qui me tient morne et coye
Puis bien parler assez et à plenté;
Si en diray […]
(v. 9-15)

Et quand elle se voit obligée de composer des dits de joie pour satisfaire les commandes des mécènes, Christine montre qu'elle possède, à l'instar de Fortune elle-même, un double visage. La poétesse chante « par couverture », en dissimulant la tristesse derrière son expression enjouée:

Combien qu'aye lie face
Devant gent, et que je face
Semblant qu'il ne me souviengne
De doulour, quoy qu'il m'aviengne.
Mais tel rit et se soulace
Qu'il n'a plus triste en la place[11].

Dans le *Livre de la mutacion de Fortune*, composé entre 1400 et 1404, Christine élargit son regard et montre comment l'action de Fortune oriente à la fois la destinée individuelle et la marche de l'histoire. Le projet de l'œuvre est ambitieux, il s'agit de donner une description aussi complète que possible des actions obscures et fallacieuses de cette puissance. Christine, la narratrice, raconte les « gestes des grans princes » (v. 7108) d'après le récit peint « d'or et d'azur » qu'elle lit dans les murs de la salle merveilleuse du château de Fortune. L'écrivain évoque la ville de Babylone, rappelle les assassinats des monarques persans – celui du roi Cirus par Thamiris, reine des Amazones ; celui du roi Holopherne, décapité par Judith. Elle narre l'histoire de Troie, fait l'éloge du noble chevalier Hector, en disant qu'il aurait bien détruit les grecs « se Fortune si ennemie / Ne lui fust que, par son envie, /Lui otast, en brief temps, la vie » (v. 15720-22). Christine raconte ensuite l'histoire de Rome et du héros Alexandre,

que Fortune fist si hault tendre
Que tout le monde avoit soubz soy,
Mais molt tost, si com apperçoy
Le rüa jus, quant il lui plot,
Et tout despeça son complot
(v. 23240-44)

Ces quelques exemples illustrent l'interprétation assez pessimiste que l'auteur développe tout au long de la *Mutacion*. En effet, dans cette histoire de la succession des royaumes, l'accent est mis sur la chute, plutôt que sur le renouveau. En quête d'une causalité, Christine croit ainsi pouvoir expliquer le mouvement du monde par une série interminable de déchéances. Or, cette continuité donne un rythme à la roue de Fortune et confirme l'inexorabilité de son mouvement : c'est du moins une certitude. Comme s'il y avait une logique dans les actions de Fortune – tout tend vers la mort – le mouvement du haut vers le bas semble dicter l'ordre des choses. Ou, comme l'a dit Joël Blanchard, « au lieu de se

[11] Christine de Pizan, *Le Livre du chemin de longue étude*, éd. A. Tarnowski, Paris, LGF [Lettres gothiques], 2000, v. 141-146.

perdre dans l'immanence aveugle, les événements s'ordonnent par un principe commun qui est celui de la décadence et de la mort[12] ».

Pourtant, il s'agit là d'un principe qui n'a pas la force de la causalité supérieure que cherche à expliquer Christine. D'ailleurs, la poétesse tente d'imposer sa vision moralisatrice lorsqu'elle blâme les vices des nobles, l'orgueil des prétendus clercs, la mauvaise éducation reçue par les jeunes princes ou la malhonnêteté des conseillers : « […] par eulx, et par leur devis / Vi achevees maintes folles / Emprises » (v. 5766-68). Tout n'est donc pas le fruit du hasard, les actions et surtout les mauvaises actions peuvent avoir de lourdes conséquences. Nous devinons ainsi, dans ces passages, l'idée que développera Christine de que l'art de gouverner et le gouvernement de soi mettent des entraves aux actions capricieuses de Fortune. Mais l'écrivain est encore hésitante face au cynisme de cette puissance, elle est incapable de trouver des justificatives aux malheurs qui frappent ceux qui s'efforcent de bien faire : « Ains sont servi maint preudomme, / *sans cause* » (v. 2273-4). À l'intérieur du château de Fortune, il n'y a pas de justice : « Car [Fortune et ses frères] a peu de gent font raison, / Aux aulcuns tollent *sans raison*, / Aux autres donnent plus que droit » (v. 1709-11). La seule solution envisageable est de suivre l'exemple de Boèce et de résister à Fortune par le biais de la constance, de la patience.

Force est de reconnaître que, dans la *Mutacion*, Christine n'aboutit pas à une explication catégorique du problème de Fortune. D'une part, on retrouve cette puissance néfaste, désordonnée et incohérente. D'autre part, comme nous l'avons dit, ses actions semblent suivre malgré tout un principe d'ordre lié à la chute.

Il nous faut revenir en arrière dans le texte et examiner l'interprétation que donne la narratrice des événements de sa propre vie. Or, nous constatons l'existence d'un rapport étroit entre les agissements de Fortune et le raffinement des sens. Ainsi, Christine affirme que Fortune l'a ignoré pendant toute son enfance. Cependant, cela change brusquement quand Christine devient « acointe de raison » (v. 765-6) :

> Oyez comment de moy chevit,
> Ma dame Fortune, qui vit
> Que ja commençoie a apprendre
> le fait de raison et comprendre.
> (v. 771-4)

Christine est envoyée alors à la cour joyeuse du roi Hymeneüs, où elle rencontre son époux. Mais Fortune envieuse se hâte de rappeler auprès d'elle la nouvelle famille. Dans la traversée de retour, une violente tempête éclate jetant le jeune mari à la mer. Prise d'une compassion inattendue pour Christine, Fortune décide de la métamorphoser en homme pour qu'elle puisse conduire l'embarcation :

> Transmuee me senti toute.
> Mes membres senti trop plus fors […]
> Tout soudainement mua
> Celle grant paour et la doubte,
> Ou je me confondoie toute.
> (v. 1336-7 ; 1344-6)

Ailleurs dans le texte, l'écrivain parle furtivement de Fortune comme une force du diable conçue pour tout défaire (v. 8208-10). En effet, en changeant le corps et l'état d'esprit de la

[12] J. Blanchard, « Christine de Pizan, les raisons de l'histoire », *Le Moyen Âge*, 92, 1986, p. 425.

narratrice, Fortune défait et contrefait l'œuvre de dame Nature qui avait choisi délibérément le sexe féminin de sa fille Christine. Néanmoins, au lieu de semer le désordre, cet acte de Fortune ramène tout à l'ordre puisque la jeune femme devient capable de mener sa nef : plus forte, elle connaît une sorte de stabilité. En outre, lors de la tempête, Fortune souffle une poudre qui sert à polir, à faire briller les pierres du « chapelet » que la narratrice conserve sur la tête (v. 1441-3). Ces pierres symbolisent les vertus que Christine possède naturellement. On a donc ici une interprétation plus rassurante des actions de Fortune, que l'on trouve également dans l'introduction de l'œuvre :

> […] par quoy devint
> Mon sens plus soubtil assez
> Qu'esté n'ot es temps passez ;
> S'avenu ne fust, ne sceusse,
> De son fait tant n'apperceusse ;
> Pour ce, a bon droit on raisonne
> Que a quelque chose est bonne
> Maleürté aucunes foiz,
> Car elle apprent à la fois.
> (v. 38-46)

Dans la conclusion du livre, Christine retombe sur une position un peu plus pessimiste, mais qui est en accord avec cette perception du malheur comme ressort de l'ascension intellectuelle et morale. Elle affirme avoir tellement souffert, et souffrir encore de la rancune de Fortune que, « pour avoir moins noyse » (v. 23631), préfère l'isolement :

> J'ay choisie par toute joye,
> (Quelqu'aultre l'ait), telle est la moye,
> Paix, solitude volomtaire,
> Et vie astracte [et] solitaire
> (v. 23633-36)

Le *Livre du chemin de longue étude*, écrit en 1403, commence la narration là où la *Mutacion de Fortune* l'achève:

> Comme Fortune perverse
> M'ait esté souvent averse,
> Ancor ne se peut lasser
> De moy nuire sans cesser […]
> Dont de doulour excessive
> Souvent seulette et pensive
> Suis, […]
> (v. 61-69)

Quelques vers plus loin, la solitude est réaffirmée et renforcée par une série d'images d'enfermement : « enseree » dans sa petite étude, la « nuit serree », la narratrice cherche réconfort dans la lecture de Boèce. L'isolement volontaire, érudit et mélancolique de Christine lui permet de clore ses sens aux choses extérieures et favorise « l'intériorité savante du dialogue avec le livre[13] ». Christine explique cette pratique dans l'*Advision* : « Adonc cloy mes portes, c'est assavoir mes sens, que plus ne fussent tant vagues aux

[13] D. Bohler, « Un regard sur Christine de Pizan », *Clio*, 13, 2001, [En ligne], mis en ligne le 19 juin 2006. URL : http://clio.revues.org/document136.html. Consulté le 30 décembre 2009.

choses foraines, et vous happay ces beaulx livres et volumes et dis que aucune chose recouvreroie de mes pertes passees » (III, 10, p.110).

Christine tient beaucoup à ses relations de cause et effet : la tristesse, provoquée par Fortune, mène à la solitude, qui favorise à son tour la pratique de l'étude et légitime l'écriture de celle qui, en tant que femme-écrivain, s'écarte de l'ordre commun des gens. Dans le *Chemin de longue étude,* Christine se dit « destinée » à l'étude (v. 1162). Son amour du savoir et sa diligence garantissent son élection par la Sibylle de Cumes, qui la guide dans un voyage à travers les cieux. La sibylle apparaît à la poétesse en songe, dans la vision qui vient après une pensée profonde sur le monde corrompu :

> Il me va venir au devant,
> Comment ce monde n'est que vent :
> Pou durable, plain de tristour,
> On n'a seürté ne bon tour,
> Ou les plus grans ne sont asseur
> De fortunë et de meseur ;
> (v. 315-20)

Christine constate que le désordre et la rébellion ont pris de l'ampleur, mais la Sibylle lui promet d'élucider enfin le principe de causalité : « Je monstreray dont tout vient / Le meschief qui au monde avient » (v. 657-8). La vision de la terre désordonnée contraste avec la beauté du chemin que prend la narratrice en compagnie de la Sibylle. Une nouvelle version de la voie de « Grant Science » du *Livre de la mutacion de Fortune*, le « Lonc estude » est un chemin sûr et « par ordre bien assesmé » (v. 786).

Par le biais d'une échelle de « Spéculation », les deux voyageuses montent jusqu'au ciel et regardent astres dans le firmament. Ce qui frappe dans ce passage, c'est l'insistance prononcée sur le vocabulaire de l'ordre. Christine évoque la sphère ordonnée du ciel, l'ordre immuable des planètes, le bel ordre du soleil, les mouvements et le bel ordonnément du temps, l'harmonie et la musique céleste. Bien entendu, tout cela relève de l'œuvre de Dieu et donc de la suprême perfection, devant laquelle Christine s'émerveille :

> Et tout de desir ardoie
> De comprendre, s'il peus estre,
> Tout quanque veoie en cel estre,
> Et ce bel et noble artifice
> Qui tant bien fait son droit office,
> Meu par une ordenance isnelle
> D'une composicion belle
> (v. 1984-90)

À travers cette représentation de l'espace astral, Christine rejoint la démonstration de Thomas d'Aquin : le monde est une unité dans laquelle tous les éléments sont ordonnés entre eux et en relation à Dieu[14]. À Béatrice de reprendre ce point dans la *Divine Comédie,* en disant : « Toutes les choses qui existent ont entre elles un ordre, et c'est la forme qui fait l'univers à Dieu ressemblant[15] ».

[14] « L'ordre même qui règne dans les choses, telles que Dieu les a faites, manifeste l'unité du monde. Ce monde, en effet, est une unité d'ordre, selon que certains êtres sont ordonnés à d'autres. Or tous les êtres qui viennent de Dieu sont ordonnés entre eux et à Dieu, ainsi qu'on l'a montré. » Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, trad. A.-M. Roguet, Paris, Éd. du Cerf, 1984, tome 1, I, 47, 3, p. 492.

[15] Dante, *La divine comédie*, Paradis, chant I, v. 103-105, p. 1372.

Christine et la Sybille continuent leur excursion en descendant quelques marches de l'échelle vers le ciel d'air, où la narratrice observe les « Influences » et les « Destinees » qui gouvernent le monde et qui « ordonnent » l'avenir. Celles-ci déterminent, à l'heure de la naissance de chacun, la part qu'il aura dans sa vie de joie et de peine. Bien que leur pouvoir soit donné par Dieu, ces forces n'exercent pas d'action directe parce qu'elles doivent suivre les commandements du cours du ciel et le mouvement des planètes :

> Ceulx ycy de sa vie ordennent
> Et sa droite fin lui assenent,
> Bonne ou male, selon le cours,
> Ou les planètes ont leurs cours,
> A l'eure que l'enfant est né.
> (v. 2115-19)

Dans ce ciel peuplé, Christine rencontre également son ennemie « a double regardeure » (v. 2215). On explique que Fortune a sa demeure dans la Terre, mais qu'elle monte régulièrement au ciel afin de se servir de ses influences, d'ordonner et de commander des malheurs. Fortune a ici une place nettement plus réduite que dans la *Mutacion,* mais ces deux textes donnent des explications astrologiques analogues. Dans la *Mutacion*, Fortune est une influence soumise au cours des astres, qui déterminent la bonne ou la mauvaise sorte des individus et des royaumes : « Le ciel, qui ça bas tout ordonne, / Par constellacions diverses,/ Unes bonnes, autres adverses, / […] Et qui regardent les affaires / Des païs » (v. 6734-6 ; 6740-1). L'auteur tient pourtant à souligner que le rapport entre Fortune et ce déterminisme cosmique n'implique en aucun cas l'existence d'un lien avec la vengeance divine. Dieu permet les injustices de Fortune parce qu'il n'a pas cure des biens mondains dont elle est la dispensatrice.

Or, le sage, par la pratique de la raison et par son attachement aux biens véritables, se rapproche de Dieu et échappe à l'inconstance de Fortune. Dans un contexte de crise, ce n'est pas étonnant que cette idée revienne fréquemment dans la littérature politique. C'est bien le cas du *Chemin de longue étude*. Dans ce même ciel où se trouvent les « Influences » et les « Destinees », Christine assiste à un débat entre Noblesse, Richesse, Chevalerie et Sagesse, présidé par Raison. La Terre, à qui déplait l'état désastreux du monde, demande aux quatre dames d'intervenir afin de trouver une solution. Ces dames, avec Fortune, sont accusées de mener les cœurs humains vers des vains désirs inconstants (v. 2842-3). D'abord, elles s'entre-attaquent, ensuite, proposent que le monde soit gouverné par un monarque parfait. Autrement dit, en dépit de l'influence de Fortune, celui qui doit remettre le monde en ordre est le prince. Jeannine Quillet synthétise bien le raisonnement des intellectuels de la fin du Moyen Âge : « Si Fortune gouverne, l'art de gouverner tente de faire obstacle à son règne ; il instaure un monde humain, un ordre raisonnable[16] ». À mesure que Christine s'intéresse plus ouvertement à l'écriture politique, la Fortune arbitraire cède la place à la raison. Dans les *Enseignemens moraux*, Christine opposait déjà la prudence – vertu princière fondamentale – à Fortune :

> Tant t'etudies a enquerre
> Que prudence puisses acquerre,
> Car celle est des vertus la mere
> Qui chace Fortune l'amere.
> (*Enseignemens moraux*, IV)

[16] J. Quillet, *Charles V, le roi lettré : essai sur la politique d'un règne*, Paris, Perrin, impr. 2002, p. 22.

Le savoir est une assurance, lié directement à l'ordre :

> Et que scïence plus louable
> Soit qu'aultre riens et prouffitable,
> Appert au commun cours du monde.
> Car tant qu'il dure a la reonde,
> Se par ordre n'yert gouverné,
> A confusion ert mené ;
> Ne sens ordre ne peut durer
> Nulle chose et riens endurer.
> Et dont vient ordre ? N'est ce mie
> De sagece, qui est s'amie ?
> (*Chemin*, v. 5059-68)

Au contraire de la fortune, la sagesse – qui est donc indispensable au maintien de l'ordre du monde – est accessible à l'homme. La pensée de Christine avance vers le refus du fatalisme, une position qu'elle endossera pleinement dans l'*Advision Cristine*. Ce texte, très riche en allégories, s'ouvre avec la figure de Chaoz, une image du monde. Après avoir été engloutie par ce géant, Christine se promène à l'intérieur de son ventre où elle fait une rencontre avec Libera (une personnification du royaume français) et devient sa confidente et messagère. Libera lui raconte son histoire en insistant sur les bouleversements de son sort : la victoire des grecs sur les troyens, la victoire des anglais sur les français, la mort de Charles V, le « sage amenistreur ». Celle qui a connu la gloire dans le passé, est à présent malade. Pourtant, si la dame couronnée blâme Fortune, « admenistraresse de tout inconvenient » (I, 12, p. 24), ceux qu'elle dénonce comme les responsables de la déchéance du royaume, ce sont les vices : Fraude, Avarice, Orgueil et Luxure, qui ont mis en prison Raison, Chevalerie et Justice.

Dans un changement de sujet qui peut paraître assez brusque, la deuxième partie de l'*Advision* narre la visite de Christine à l'Université, où elle découvre une « grand ombre femmenine », formée de milliers de petites ombres mobiles et colorées. On apprendra plus tard qu'il s'agit de dame Opinion. Fille d'Ignorance et de Désir de Savoir, chambrière de Philosophie dans le monde mortel, Opinion oblige Christine à faire une correction décisive de sa pensée, en affirmant que c'est elle qui gouverne le monde, et non pas Fortune : « je suis cause premiere des œuvres humaines », dit-elle (II, 14, p. 75). D'ailleurs, Opinion s'attribue les caractéristiques qui normalement servent à identifier le personnage de Fortune : elle est changeante, décevante, « nulle fois certaine ». Mais ce qui est important ici, c'est qu'Opinion n'agit pas sur les hommes, elle les pousse à l'action : « Si fait tout homme ouvrer, parler, aller et venir, et sanz moy ne se mouvroit pour euvre faire » (II, 4, p. 56). Moyen et principe de toute action, elle est la principale des puissances ordonnées par Dieu dans le monde, alors que Fortune n'est que sa « chamberiere mercenaire ». La supériorité d'Opinion vient justement du fait qu'elle « ouvre en esperit, et Fortune ne puet ouvrer fors es choses ja par [elle, Opinion] deliberees aptes a recevoir ses influences, es choses dehors et foraines » (II, 14, p.76). Opinion soutient ainsi qu'elle est la cause de l'instabilité des royaumes, qu'elle incite les princes à soutenir leurs intérêts individuels en détriment du bien collectif. Christine se sert donc de cette figure pour faire passer le message politique. Le refus de croire à l'influence inexorable de Fortune doit encourager le prince à examiner en soi-même pour trouver les réponses aux problèmes du royaume. En outre, chacun peut combattre les excès d'Opinion en empruntant une voie beaucoup plus

profonde et qui mène à la vérité. Christine le fait, en se séparant d'Opinion pour poursuivre sa quête auprès de Philosophie.

Devant dame Philosophie, la narratrice s'empresse de dénoncer la cruauté de son sort, qu'elle attribue de nouveau à Fortune. La narratrice ne se fie donc pas aux corrections d'Opinion et fait un pas un arrière dans le raisonnement. Pourtant, après avoir écouté la complainte, Philosophie prend la parole pour montrer à Christine qu'en réalité elle n'est pas une victime de Fortune, mais de sa propre opinion trompeuse : le sentiment du malheur est une conséquence de l'interprétation équivoque qu'elle donne de sa vie. En regardant les événements dont elle se plaint à partir d'une perspective spirituelle, Christine pourrait accepter la volonté divine et comprendre que le bien n'est pas dans les choses, mais dans ce que l'on apprend avec elles.

Cette leçon clôt le long périple intellectuel que Christine avait entamé en essayant de donner une explication aux accidents de sa vie et à la conjoncture politique. Grâce à l'expérience de l'infortune, ou de ce qu'elle croit être l'infortune, Christine progresse dans son chemin, au bout duquel elle arrive à minimiser l'influence de cette force extérieure, et aussi celle d'Opinion fausse et imparfaite, une fois assurée par la connaissance vraie de Philosophie. Remarquons que dans ces trois textes majeurs que nous avons commentés, où l'écrivain pose le problème de la sujétion de l'homme à de puissances se livrant à un rapport de forces, l'existence de Fortune n'est jamais niée. Qu'elle agisse seule, que ses actions soient régies par le cours des astres ou qu'elle soit soumise à Opinion, Fortune fait basculer le monde et oblige l'homme à se réfugier dans ce qu'il y a de plus sûr et de plus ordonné : la raison.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

BOECE, *Consolation de la philosophie*, trad. C. Lazam, Paris, Rivages, 1991.

CHRISTINE DE PIZAN, *Le Livre de la mutacion de Fortune*, éd. S. Solente, Paris, A & J. Picard, 1959-1966, t. 1-4.

_____, *Le Livre du chemin de longue étude*, éd. A. Tarnowski, Paris, LGF [Lettres gothiques], 2000.

_____, *Le Livre de l'advision Cristine*, éd. L. Dulac et C. Reno, Paris, Champion [Études Christiniennes], 2001.

ÉTUDES

ATTWOOD C., *Fortune la contrefaite: l'envers de l'écriture médiévale*, Paris, Champion [Études Christiniennes], 2007.

BLANCHARD J., « Christine de Pizan et les raisons de l'histoire », *Le Moyen Âge*, 92, 1986, p. 417-436.

FRAKES J., *The Fate of Fortune in the Early Middle Ages: The Boethian Tradition*, Leiden et New York, E. J. Brill [Studien und Text zur Geistesgeschichte des Mittelalters], 1988.

LACASSAGNE M., « La figure de Fortune dans *Le Livre de la mutacion de Fortune* de Christine de Pizan et la poésie d'Eustache Deschamps », *Au champ des escriptures. IIIe Colloque international sur Christine de Pizan, Lausanne, 18-22 juillet 1998*, dir. E. Hicks, D. Gonzalez et P. Simon, Paris, Campion [Études Christiniennes], 2000, p. 219-230.

PATCH H. R., *The Goddess Fortuna in Medieval Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

WOLFZETTEL F., « La Fortune, le moi et l'œuvre : remarques sur la fonction poétologique de Fortune au Moyen Âge tardif », *The Medieval Opus : Limitations, Rewriting and Transmission in the French Tradition*, éd. D. Kelly, 1996, p. 197-210.